



Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 à 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

Elle racontera notre histoire. Entretien avec Thierry De Win

Propos recueillis par Ina Van Looy
Directrice du CEC du CCLJ

Octobre 2018

En juillet 2017, une dizaine de professeurs et de formateurs participent au voyage d'études organisé par le CCLJ et Flo&Domi ASBL au Rwanda, en partenariat avec la CNLG (Commission nationale de lutte contre le génocide) et Aegis Trust, projet soutenu par la Fédération Wallonie-Bruxelles dans le cadre du Décret Mémoire. Parmi les participants, Thierry De Win, professeur de français et d'art dramatique au Collège du Sacré-Cœur de Ganshoren. Ce pédagogue, professeur relais de Dob (Démocratie ou barbarie – Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles), membre de la Commission pédagogique de la Fondation Auschwitz et du Comité de rédaction de *Traces de mémoire*¹, est depuis longtemps engagé dans la transmission de l'histoire et la mémoire des crimes de génocide du XX^e siècle auprès de ses élèves en utilisant le théâtre comme vecteur d'éducation et d'épanouissement.

Riche de nombreuses créations littéraires et théâtrales, Thierry de Win a déjà présenté en compagnie de ses élèves sa pièce *Amahano ? (L'indicible ?)* en mai 2017 au CCLJ. À l'issue du voyage, il se voit confier le texte théâtralisé du récit d'Édith, une femme rwandaise qui doit sa vie au fait qu'elle vivait en Belgique en 1994. Ce texte intitulé *Elle racontera notre histoire* témoigne de la vie d'une famille tutsie au Rwanda des années 1960 jusqu'en 1994 et après. Pendant un an, Thierry De Win et ses élèves de 6^e ont adapté et travaillé cette pièce pour finalement offrir une représentation au CCLJ le 4 mai 2018. Après la représentation, Édith et une de ses filles, auteure de la version théâtralisée du récit de sa mère, ont pris la parole en présence de nombreux membres de la communauté rwandaise, émus par ce travail pédagogique et mémoriel réalisé autour de leur histoire.

Comment le théâtre est-il entré dans votre pratique pédagogique ?

À 14 ans, j'intègre une troupe de théâtre amateur. Professeur de français dès 1980 au Collège du Sacré-Cœur, j'apporte mon aide à la troupe de théâtre de l'école et surtout je m'inscris quelques années plus tard dans le programme « Art à l'école » de Pierre de Lune (Centre Scénique Jeunes Publics de Bruxelles). Ce programme permet d'élaborer un projet théâtral avec ses élèves en accueillant en classe un comédien professionnel ou un metteur en scène. Outre cet assistantat, Pierre de Lune propose des formations aux professeurs auxquelles je participe. Si au début de ma carrière de professeur d'art dramatique, je bénéficie de ce soutien, depuis plusieurs années j'élabore nos projets en compagnie de mes élèves, en veillant

¹ Bulletin trimestriel de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz.

toujours à inviter des professionnels du spectacle à exercer leur regard critique sur nos créations. Je suis un fervent défenseur de l'art à l'école. L'art transgresse ; par définition, il force les élèves à interroger leurs préjugés, à retravailler leur imaginaire ; il bouscule leur relatif confort et les conduit à occuper l'espace différemment. Le théâtre a ce double avantage de permettre la transformation du corps, la posture par exemple, mais également celle de l'esprit. Enfin, je suis d'avis qu'il faut casser la doxa qui dit : « Arrêtons de parler de ces crimes passés, ce sont de vieilles histoires. » Que du contraire ! Je dis souvent à mes élèves, par exemple, qu'en tant qu'être humain il est « normal » d'être raciste, de rejeter ce qui paraît différent, mais ce qui l'est moins c'est de le rester, il faut travailler sur soi et travailler c'est toujours « travailler contre » ses préjugés ou ses pentes dangereuses !

Vos projets théâtraux s'inscrivent principalement dans le champ historique et mémoriel. Pourquoi ?

J'ai grandi dans une famille dans laquelle les violences et surtout les questions que pose la Seconde Guerre mondiale étaient exprimées. Je me souviens de ma mère nous racontant la peur, la faim, la délation. À l'âge de 12, 13 ans, j'entends à la radio une pièce radiophonique qui évoque la Shoah. Cette écoute m'a profondément marqué et a sans doute contribué à construire l'homme et le pédagogue que je suis devenu. Ajoutez à cela que depuis mes premiers souvenirs, ma nature m'a toujours porté vers ceux qui étaient rejetés par le groupe. Je suis incapable d'expliquer pourquoi. Si l'idéal de fraternité humaine m'est cher, je pense aussi n'avoir jamais été dupe de l'homme, et de sa nature complexe... Mon souhait est d'amener mes élèves à comprendre que rien n'est acquis, qu'il a fallu que leurs aînés combattent pour obtenir ce qu'ils ont aujourd'hui et qui leur paraît avoir toujours existé. Ils vont devoir, à leur tour, s'engager en tant qu'êtres humains, citoyens. La fraternité n'est pas donnée, elle se construit, elle se conquiert.

En 2005, notre école souffre de l'absence d'un professeur d'histoire. Le directeur de l'époque me demande d'y remédier. Je crée alors un cours pour les classes de 6^e qui deviendra *Culture, barbarie*. Le contenu de mon cours se trouve dans la virgule. En 2010, je m'inscris à la formation sur l'enseignement de la Shoah dispensée par Yad Vashem à Jérusalem. Ma relation avec cette institution s'est poursuivie puisqu'en 2012 j'y suis invité à présenter le travail que je mène avec mes élèves et j'y retourne encore cet été.

Mes premières réalisations portent toutes sur la Shoah. Je pense, par exemple, au projet construit en partenariat avec l'Athénée royal de Ganshoren au cours duquel nous avons réalisé une exposition autour de la valise. L'idée était : « Vous devez fuir, vous avez un quart d'heure pour faire une valise. Que mettez-vous dedans ? » En 2012, nous avons participé au Train des 1000. J'avais demandé à mes élèves de tenir un carnet de bord. À l'issue du voyage, nous avons écrit une pièce *Vers l'Est* née des extraits de leurs carnets. La représentation de *Vers l'Est* en 2014 reste un souvenir précieux. Les acteurs étaient mes élèves de l'année précédente, ils avaient terminé leur cursus dans notre école en 2013, mais ils ont quasi tous répondu présents pour cette dernière représentation.

Depuis votre premier voyage pédagogique au Rwanda en 2015, vos projets s'attachent désormais au génocide des Tutsis au Rwanda.

À mon retour, j'ai ressenti la nécessité de créer une œuvre théâtrale. Impossible de rester silencieux après le choc avec la réalité rwandaise, les rencontres et les liens d'amitié développés. L'écriture comme la littérature sont essentielles à ma vie. *Amahano* ? a été le sujet de notre travail réalisé l'année dernière : comment dire l'indicible ? Une question récurrente dans l'étude des crimes de génocide. J'espère un jour pouvoir le présenter au Rwanda et construire un projet théâtral avec des jeunes Belges et Rwandais puisqu'ils partagent une histoire et une mémoire commune. Il m'importe de voir comment ils pourraient créer, dire ensemble.

Quelques mois après ce voyage, je suis invité, avec les autres participants, à prendre la parole lors d'une cérémonie organisée par la représentation de l'ACP (Groupe des États d'Afrique, des Caraïbes et du Pacifique) à Bruxelles. Cette allocution est déterminante, car je m'aperçois que ce public majoritairement noir entend, sans doute, pour certains, pour la première fois, la prise de conscience de blancs, nous les *abazungu*, face à l'histoire du génocide des Tutsis. J'y aborde notamment la nécessité de nous taire d'abord, en tant qu'Européens, de nous défaire de nos idées préconçues, de prêter une oreille attentive à cette histoire, de « nous asseoir sur l'herbe » afin de l'accueillir, de la porter à notre tour, d'en partager le fardeau et de nous engager à la transmettre. Sans vouloir verser dans la contrition, nous devons prendre et reconnaître la responsabilité européenne dans le processus génocidaire, et dire clairement qu'il y eut des complicités. Je parle aussi de la notion de « savoir inquiet », le seul qui puisse nous éviter les simplifications et les raccourcis au profit d'une lutte urgente contre le négationnisme.

Lors de votre second voyage d'études au Rwanda en 2017, vous recevez ce récit d'Édith, l'histoire de sa famille. Sur une fratrie de dix enfants, huit ont été assassinés en 1994. N'avez-vous eu aucune appréhension dans la réception de cette mémoire ?

Je suis avant tout touché par la confiance qu'Édith me témoigne. Ce récit théâtralisé a été écrit par sa fille lorsqu'elle avait 17 ans, l'âge de mes élèves. La question de la transmission m'intéresse. Comment raconter à son enfant ? Comment recevoir et que faire de cet héritage ? La fille d'Édith a écrit une pièce de théâtre, permettant ainsi de donner vie sur scène à une famille qu'elle n'a pas connue puisqu'elle est née après le génocide. Son allocution à l'issue de la représentation rejoint mon idéal de fraternité, d'humanité. Il s'inscrit également dans la volonté de ne pas oublier, de se remémorer, un rempart contre le négationnisme et pour le « Plus jamais ça ». Bien sûr, lorsque je reçois ce texte, le risque de décevoir, de me tromper existe, mais je me sens suffisamment solide pour le gérer. Édith me donne ce texte près de 25 ans après les faits, sa pudeur toute rwandaise l'a longtemps empêchée de raconter, mais elle se trouve aussi dans une obligation morale vis-à-vis de son père puisque c'est lui qui a prononcé cette phrase prémonitoire lorsqu'elle s'envole pour la Belgique : « C'est elle qui racontera notre histoire. » L'histoire lui a malheureusement donné raison.

Comment avez-vous présenté ce projet à vos élèves ?

Je procède toujours de la même façon. Je leur donne à lire tout le matériel dont je dispose et leur propose une semaine de réflexion. À l'issue de celle-ci, ils expriment leurs impressions et me donnent leur accord. Ces élèves de 6^e ont participé aussi en 5^e à mon cours consacré aux violences humaines. J'y aborde les violences qui les concernent directement, le harcèlement par exemple. Puis, de ces « petites » violences, nous nous dirigeons vers celles de masse, en visitant le Fort de Breendonk et le musée Kazerne Dossin.

Pour *Elle racontera notre histoire*, leur appréhension résidait dans le peu de théâtralité des faits historiques racontés. Je leur ai proposé le modèle de la tragédie grecque. Le Coryphée s'adresse au public et dit les faits de l'histoire rwandaise pendant que nous voyons parallèlement cette famille vivre et subir ces faits. Pour le chœur, je me suis souvenu des propos de Primo Levi et de Georges Steiner qui disaient que seul Dante a les mots pour dire l'enfer. J'ai proposé à mes élèves quelques extraits de *l'Enfer* de Dante ; le dernier extrait provient de la troisième partie de *La Divine Comédie, Le Paradis*, car nous devons, à un moment, remonter vers la lumière.

Outre les répétitions tout au long de l'année, mes élèves ont également lu : *Le rapport de Brodeck* (Philippe Claudel), *Les Identités meurtrières* (Amin Maalouf), *Petit pays* (Gaël Faye), *L'Étranger* (Albert Camus). Nous nous sommes interrogés ensemble sur la représentation d'un événement catastrophique. Qu'est-ce qu'un événement ? Qu'est-ce qu'une catastrophe ? Peut-on le représenter ? En avons-nous la capacité ? En avons-nous le droit ? Ils ont participé au programme « La haine, je dis NON ! » du CCLJ consacré au génocide des Tutsis au Rwanda, entendu un témoignage, puis, enfin, ils ont rencontré Édith qui est venue assister à une de nos dernières répétitions.

Vos élèves sont eux-mêmes héritiers et porteurs de diverses mémoires. Comment ces mémoires accueillent-elles celle du génocide des Tutsis au Rwanda ?

C'est à ce moment-là sans doute que la fraternité opère. Leurs mémoires laissent toute la place à cette nouvelle mémoire. Ils ont tous été très touchés par la venue d'Édith en classe. Soudain, ils ont pris pleinement conscience de la responsabilité qu'ils avaient par rapport à son histoire et ils l'ont portée avec encore plus de détermination. Cette dernière s'entend lorsqu'une de mes élèves d'origine congolaise prend la place du Coryphée et interpelle le public en récitant les noms des personnes assassinées².



Les élèves de 6^e de l'atelier d'art d'expression du Collège du Sacré-Cœur de Ganshoren en compagnie de leur professeur, Thierry De Win, le 4 mai 2018 au CCLJ, avant la représentation.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.

À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.

Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.

² <https://www.youtube.com/watch?v=zMp0bB3J8o0> – © IGIHE